Régent, Frédéric, Gonfier, Gilda & Maillard, Bruno
(dir.). *Libres et sans fers. Paroles d'esclaves français.
Guadeloupe, Île Bourbon (Réunion), Martinique*

Paris, Fayard, 2015

Rocío Munguía Aguilar

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/18416>

DOI : 10.4000/etudesafriaines.18416

ISSN : 1777-5353

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2016

ISSN : 0008-0055

Référence électronique

Rocío Munguía Aguilar, « Régent, Frédéric, Gonfier, Gilda & Maillard, Bruno (dir.). *Libres et sans fers. Paroles d'esclaves français. Guadeloupe, Île Bourbon (Réunion), Martinique* », *Cahiers d'études africaines* [En ligne], 224 | 2016, mis en ligne le 01 janvier 2016, consulté le 23 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/18416> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/etudesafriaines.18416>

Ce document a été généré automatiquement le 23 septembre 2020.

© Cahiers d'Études africaines

Régent, Frédéric, Gonfier, Gilda & Maillard, Bruno (dir.). *Libres et sans fers. Paroles d'esclaves français. Guadeloupe, Île Bourbon (Réunion), Martinique*

Paris, Fayard, 2015

Rocío Munguia Aguilar

RÉGENT, Frédéric, GONFIER, Gilda & MAILLARD, Bruno (dir.). — *Libres et sans fers. Paroles d'esclaves français. Guadeloupe, Île Bourbon (Réunion), Martinique*. Paris, Fayard, 2015, 299 p., bibl.

- 1 Le XVIII^e siècle voit apparaître, dans l'espace anglophone, un nouveau genre littéraire attaché à présenter l'expérience de l'esclavage du point de vue de l'esclave. En effet, désignés par la critique anglo-saxonne sous le terme générique de « *slave narratives* », ces récits autobiographiques d'esclaves connaissent dès les années 1740, mais notamment au cours du XIX^e siècle, au sein des mouvements abolitionnistes, un grand élan et une grande diffusion aux États-Unis — dans une moindre mesure en Angleterre —, où on les compte par centaines. Même si moins nombreux et souvent à fonction évangélisatrice, des récits d'esclaves africains qui sont restés en Afrique nous parviennent aussi grâce au travail de missionnaires et d'historiens tels que Marcia Wright, Edward Alpers et Sandra E. Greene. Or, lorsque l'on s'intéresse aux récits d'esclaves du côté français, on ne retrouve — hélas ! — aucune trace dans ce genre. Face à cette absence saisissante, et mobilisés par des motivations aussi bien scientifiques que personnelles, Frédéric Régent, Gilda Gonfier et Bruno Maillard puisent dans des sources

juridiques, pour le moins riches et variées, afin de « redonner la parole à ceux qui n'ont pas laissé de traces écrites » (p. 15), et de nous rapprocher de leur quotidien.

- 2 En reprenant des extraits de dépositions d'esclaves — accusés ou témoins — lors de procès judiciaires en Martinique, Guadeloupe et la Réunion, entre 1790 et 1848, *Libres et sans fers* restitue des voix issues de différentes affaires, mais qui s'entremêlent à l'intérieur de cinq grands axes thématiques : rapport à la langue française et au maître, travail, violences et souffrances, vie quotidienne, résistance et liberté. Invisibles dans la mise en pages qui privilégie plutôt une progression de dix-sept chapitres brefs, ces axes apportent une nouvelle perspective sur des vies « ordinaires », que les éditeurs du volume décortiquent avec grande rigueur. Car, s'il s'agit bien d'une restitution de fragments de témoignages, F. Régent, G. Gonfrier et B. Maillard ne se contentent pas de les retranscrire « en l'état ». Ils proposent notamment de relire certains portraits « représentatifs » du système colonial (maîtres, commandeurs, esclaves de houe, cuisiniers, blanchisseuses, nourrices, cochers, etc.), au moyen de données historiques, juridiques, entre autres.
- 3 La première partie s'ouvre sur une réflexion très pertinente autour de l'acte de prendre la parole et les enjeux que cela suppose. En effet, sachant combien « témoigner contre son maître n'est pas un défi simple à relever, surtout quand l'acquittement du propriétaire est prononcé dans la quasi-totalité des affaires » (p. 22), les éditeurs font le point sur les contraintes mais aussi sur les libertés que retrouvent les esclaves en s'exprimant en français. Si d'une part, en constatant l'usage assez fréquent du créole lors des audiences, ils soulignent la difficulté des esclaves à se faire comprendre par certains juges et, par conséquence, le risque de distorsion qu'encourent leurs propos, ils observent, d'autre part, que l'usage du français et du créole peut également être un stratagème. En déclarant qu'« il y a beaucoup de mots français dont [ils] ne [saisissent] ni le sens ni la portée » (p. 24), tel que l'a fait Louis, commandeur à Point-à-Pitre, les esclaves sont en mesure de nuancer leurs propos et vont même jusqu'à nier ce qu'ils ont avoué au juge pour éviter des représailles. Ainsi, après cette mise en garde où F. Régent, G. Gonfrier et B. Maillard ne manquent pas d'insister sur « l'aspect partiel » de ces paroles — retranscrites et parfois retravaillées par les greffiers —, ils s'adonnent à l'analyse des témoignages où les esclaves ont laissé une fenêtre entrouverte sur leur quotidien.
- 4 Consacrée aux vies vouées au travail, la deuxième partie met en lumière les différentes professions des esclaves et la multiplicité des tâches qu'ils sont tenus d'accomplir, notamment en tant que cultivateurs, commandeurs ou domestiques. Si les esclaves « de terre », présents aussi bien sur les champs qu'aux moulins et sucreries, se voient attribuer les activités « les plus harassantes de l'habitation » (p. 37), la fonction de commandeur, homme souvent perçu comme simple bourreau, peut être également éprouvante. Les récits de certains commandeurs montrent en effet qu'en voulant faire preuve de solidarité à l'égard d'autres esclaves et en contournant les ordres du maître pour leur porter secours (« Il me donna l'ordre de frapper, mais je faisais porter mes coups à côté », p. 56), peuvent être gravement punis (« mon maître, trouvant encore que je ne frappais pas assez fort, m'a empoigné par le collet et m'a couvert de coup de poing, de pied et de rigoise », p. 57), voire rétrogradés (« mon maître ayant eu connaissance de ces faits a nommé un autre commandeur et m'a mis aux fers que je porte depuis un mois et huit jours », p. 58). Par ailleurs, en exploitant des dépositions d'esclaves domestiques et notamment de ceux qui ont été formés à un métier, les

éditeurs nous apprennent beaucoup sur le système de location d'esclaves qui témoigne de leur ruse, et d'une certaine marge de liberté qu'ils obtiennent grâce à leurs « talents ».

- 5 Dans la troisième partie, sont présentés de nombreux extraits liés à la violence et aux humiliations subies par les esclaves. Si les diverses méthodes de châtiments (au fouet, au bâillon ou à la barre) sont bien connues des chercheurs, le fait de nous retrouver face à des longues descriptions de ces épisodes, racontés à la première personne avec le ton du familier et du quotidien, amplifie la gravité de ces actes tout en évitant l'inventaire habituel des ignominies liées à l'esclavage. L'une des punitions qui attire notre attention, parce que citée à cinq reprises par des témoins différents et parce que plus rarement mentionnée dans d'autres études, c'est l'ingestion des matières fécales : « Devant moi mon maître a fait retirer de la fosse d'un cadavre, des parties pourries de ce cadavre, les a mêlées avec des excréments et les a fait avaler à Céline » (p. 84). Par ailleurs, si *Libres et sans fers* se démarque d'autres ouvrages, c'est également parce qu'il ne se contente pas de parler de la violence exercée par les maîtres, mais il soulève aussi celle exercée par les esclaves : « J'ai été mis au cachot [...] parce que je m'étais battu avec un autre nègre » (p. 89) ; « il était ivre et nous nous sommes battus » (p. 113).
- 6 D'autres comportements et dynamiques de sociabilité qui humanisent la figure de l'esclave et le sortent du schéma dichotomique maître ignoble/esclave victime, sont décrits dans le quatrième chapitre. Le vol (notamment de nourriture et de vêtements) et les réseaux d'entraide (dons et échanges) apparaissent comme les deux mécanismes de survie que les esclaves mettent en place face à la misère matérielle à laquelle ils sont contraints. Moins courante, et beaucoup plus surprenante, est la rémunération en argent qu'ils peuvent recevoir de la part de leurs maîtres grâce à des activités effectuées lors de leur peu de temps libre et même lors d'une condamnation : « Elle faisait la cuisine dans son cachot [...] et l'argent qu'elle gagnait restait à sa disposition » (p. 151). Cette pratique ainsi que la vente d'une partie de leur production agricole ou de celle de leurs maîtres sur les marchés des villes, dévoilent les paradoxes du système servile où, malgré les rapports de force, s'engage une confiance mutuelle entre les deux parties, permettant à l'esclave de « jouir d'un mince espace de liberté et d'entrer dans [l'] économie monétaire » (p. 134).
- 7 Ces quelques « marges d'action » (p. 194) sont aussi étudiées dans le dernier chapitre qui montre la mobilité des esclaves — légale ou illégale —, souvent liée à la recherche d'espaces de sociabilité — bals, fêtes religieuses, jeux de hasard —, et au maintien de liens familiaux ou de relations amoureuses. Par ailleurs, en restituant des témoignages d'esclaves marrons, les auteurs nous éclairent sur leur quotidien, encore assez méconnu, ainsi que sur les détails de leur capture. En distinguant les trois principaux types de marronnage — le petit, le grand et celui de ville —, et les circonstances qui poussent les esclaves à fuir les habitations, cet ouvrage tient enfin à briser leur image héroïque montrant qu'ils « sont davantage attachés à survivre qu'à se rebeller » (p. 243).
- 8 S'il va de soi que la nature contrainte de ces échanges, souvent influencés par « les questions, les incitations, voire les suggestions, des magistrats confrontés aux esclaves » (p. 14), ne permettait pas à ces derniers de s'exprimer « libres et sans fers » lors des procès, comme le dictaient les tribunaux, ces témoignages restent des sources exceptionnelles qui ont encore besoin d'être exploitées. Visant l'étude d'expériences individuelles au profit d'une meilleure compréhension du quotidien des esclaves, —

approche qui ne manque pas de nous rappeler la démarche de la micro-histoire (Carlo Ginzburg) —, F. Régent, G. Gonfier et B. Maillard bravent les idées trop générales et figées concernant l'esclavage, et nous proposent une contribution originelle et unique dans son genre. Car, si les écrivains antillais francophones avaient déjà mis la figure de l'esclave au sein de leur écriture, c'est la première fois que des historiens constituent un ouvrage autour de leurs témoignages, comblant ainsi, dans une certaine mesure, l'absence de récits d'esclaves qui prévaut en France.